

à la production. Ce travail chez le cultivateur doit être d'abord, et à l'encontre de ce que l'on croit généralement, intellectuel, car il faut raisonner avant d'agir, puis physique et manuel. Le travail, comme qualité et comme quantité, dépend de quatre éléments qui tous, collectivement, concourent et sont nécessaires à son efficacité : la volonté, le jugement, le savoir et l'alimentation. En effet, l'homme pour effectuer n'importe quel genre de travail, doit d'abord vouloir travailler, puis avoir le jugement nécessaire pour faire un travail raisonné, ensuite savoir faire ce travail et enfin avoir la force physique fournie par l'alimentation pour mener à bonne fin son travail. Tout ceci demande une étude approfondie de la part du cultivateur, surtout lorsqu'il a à employer du travail auxiliaire et mercenaire, sans quoi il s'expose à des pertes considérables dans son exploitation.

Le travail auxiliaire dont il vient d'être question évoque le problème des salaires. Nous disons "problème," car notre époque se caractérise par la difficulté que rencontre le capital à s'assurer le travail dont il a besoin pour se faire valoir. Aujourd'hui, le travailleur cherche à donner le moins possible pour le plus haut salaire possible, et aussi, le capital cherche à payer le moins possible pour le travail qu'il requiert. Or, le coût du travail doit toujours être calculé en rapport avec les profits possibles à retirer de l'exploitation qui l'emploie, et c'est à la solution de ce problème ainsi posé que doit constamment travailler le cultivateur.

La terre

Comme le travail s'applique directement ou indirectement à la terre, en ce qui concerne le cultivateur, il importe que ce dernier soit bien au courant de tout ce qui touche à ce troisième facteur interne de l'économie rurale. Nous supposons d'abord que le cultivateur est maître de son sol, soit permanentement comme propriétaire, soit temporairement comme métayer ou fermier. Dans notre pays le métayage et le fermage sont plutôt des exceptions que la règle, car le

sol est encore à bon marché pour celui qui veut devenir propriétaire. Le principe primordial que doit avoir en vue le cultivateur quant à sa terre, c'est celui d'en retirer du profit en proportion de ce qu'elle vaut. Une terre auprès d'une grande ville, si elle est d'une fertilité moyenne, aura une valeur beaucoup plus grande que si elle était située dans une paroisse isolée des grands centres et, conséquemment, devra être cultivée d'une tout autre manière. On ne s'attend pas non plus à voir le propriétaire d'une terre aussi avantageusement située près du marché n'y cultiver que de l'avoine ou n'en récolter que du foin.

Le cultivateur doit prodiguer à sa terre tous les soins qu'elle exige pour donner un maximum de production. Si elle a besoin d'un drainage spécial, il le lui donnera; si elle est susceptible de répondre généreusement à des amendements judicieusement pratiqués, il les lui appliquera; si son sous-sol est particulièrement riche, il y fera des labours de défoncement. Enfin, le cultivateur doit travailler à mettre sa terre en mesure de répondre toujours par un maximum de profits aux dépenses de capital et de travail dont elle aura été l'objet.

Les combinaisons culturales

Voici arrivé le moment, dans notre étude de l'économie rurale, d'attirer l'attention du cultivateur sur les combinaisons culturales qui lui fournissent l'occasion d'appliquer les principes qui régissent les cinq facteurs externes et les trois facteurs internes de l'agriculture que nous venons d'étudier.

Lorsque le temps est venu, pour le cultivateur, de déterminer quelle culture il doit entreprendre pour tirer le plus grand profit possible de sa ferme, il lui faut mettre en oeuvre d'abord son jugement pour choisir la combinaison culturale qui lui convient le mieux. Quelle que soit la combinaison qu'il choisisse, elle devra être subordonnée à la nature du climat de sa région, du sol qu'il possède, de la main-d'oeuvre qu'il peut se procurer, du débouché offert aux pro-